

Laurent Jenny

Le lieu et le moment

Lorsqu'il me raccompagne en haut de l'escalier, son allure lente, exagérément pompeuse, comme stylisée, puis, au moment de la poignée de main, moins un sourire qu'un air séraphique et absent, un étirement de lèvres en deçà du sourire, les yeux ailleurs, comme s'il jouait la niaiserie, dans l'odeur d'encaustique.

*

Une fois cependant, cette marche rituelle à deux, lui devant moi derrière, perturbée par mon oubli de le payer, par l'oubli dans lequel je l'ai entraîné, et que je lui signale, en sorte que nous rebroussons chemin dans le désordre vers le tiroir du petit secrétaire, lui d'assez méchante humeur de ce renversement des vigilances, des présences.

*

Le petit tableau, ou fragment de tableau, longuement regardé dans son salon d'attente : des visages à contre-jour penchés attentivement sur un gouffre herbu, un gouffre où je suis, d'où à mon tour je les scrute, sans pouvoir rien identifier d'autre que la lumière très italienne qui les entoure et me cache la distinction de leurs traits. Souvent je me lève pour aller inspecter de près ces ombres, bergers ou chevriers, penchés de si haut sur moi.

Seul de ses tableaux que j'aurais aimé emporter.

*

Dans ce même salon, où je n'ai jamais croisé personne d'autre, si ce n'est une fois un garçon d'une dizaine d'années, il y a aussi un chromo décoloré, fade comme une tapisserie, représentant trois enfants sages, aux sexes et aux âges indécis, avec peut-être des blouses et des rubans autour du cou, et que j'ai immédiatement cessé de regarder tant j'ai la certitude, imaginaire et sans curiosité, qu'il s'agit de mon frère, ma sœur et moi.

*

Le troisième tableau, situé sur le pan de mur face au divan, ne s'aperçoit bien qu'allongé. Une reproduction très sombre d'un retour de chasse hivernal dans le style de Brueghel : des chiens noirs sur la neige, de sombres silhouettes encapuchonnées, peut-être de « piqueurs », ou de bûcherons, traversant un petit bois dépouillé sur une colline. Il s'en dégage une qualité de sinistre qui m'a toujours indisposé vis-à-vis de cet absurde choix.

*

Sur le mur longeant le divan, visible cette fois seulement du fauteuil, une grande photographie en noir et blanc de sommets vierges et enneigés, tout un Himalaya de pureté où j'aimerais poser mon souffle, et vers lequel, parfois, je jette un regard nostalgique ou apaisé, en partant.

*

Parfois dans le petit salon, rusant avec mon oisiveté, ou plutôt cultivant la distraction dans la certitude qu'elle me conduira au fait aussi bien que tout effort, j'inspecte les livres de sa bibliothèque vitrée, où l'on trouve pêle-mêle des essais d'actualité, des romans d'anticipation, des revues de voyage et des classiques dans des éditions pour grand public.

*

Attentif selon les heures aux odeurs de café ou de ménage, aux voix d'enfants, aux sonneries imprévues de fournisseurs ou de postiers, aux portes qu'on referme précautionneusement en vue de régler un système de sas et de double circulation dans l'appartement. Mais, quant à moi, je laisse toujours entrebaillée la porte du petit salon, prévenant ainsi toute irruption impromptue, et me plaisant à reconstituer cette vie domestique invisible.

*

Malgré mon souci de n'être pas surpris par le premier venu, très souvent il me devance. D'une seconde, ou deux ? Il est là, dans une position d'attente, sans que je l'aie entendu venir, sans que je sache ce qui a pu ainsi une nouvelle fois m'absorber à ce point. Cette syncope initiale finissant par faire partie de la séance, comme s'il était de sa nature qu'il y manque toujours un morceau du temps.

*

À ma deuxième visite, la distance soudain rapetissée entre lui et moi : le sentiment kilométrique entre son fauteuil et le mien cédant à un réajustement réaliste. La pièce est beige, moquette et murs, et de dimension modeste. Et nous sommes moins liés par un face à face que par une oblique qui la traverse et dont la mesure va maintenant rester stable.

*

Cette oblique non sans rapport avec une image bien antérieure à ces rencontres, image désormais dure comme un diamant et sans âge : celle d'un tournoi mortel, abstrait et lumineux, qui oppose deux chevaliers rués l'un vers l'autre. Mais la lance en plein cœur est aussi la forme tendue par un Maître.

*

Déçu toutefois de ne jamais parvenir à quelque chose de l'ordre de l'hallucination (si ce n'est une fois le fil électrique sous le divan apparu comme un cordon ombilical – ou instantanément nommé tel), l'une de ces fulgurantes visions rencontrées ailleurs, et que je dois repasser ici au ralenti en un exercice de patience.

*

Nombre d'images bibliques vivement coloriées, le jugement de Salomon, les disciples trouvant le tombeau vide, Gethsémani, que j'aurais cru à jamais ensevelies dans l'oubli, sans usage pour moi, et qui, comme sorties tout coloriées d'un livre d'images enfantin, viennent me servir de rébus personnel.

*

Cette lumière beige ou havane prise dans la moquette et la tapisserie et qui convient si bien à certaines heures du soir que je formule le désir de me dissoudre dans sa fixité, de devenir le cube ou le tombeau de cette pièce.

*

Son escalier aux marches étroites contre lesquelles on bute sans cesse. Comme je lui fais valoir l'impossibilité de monter sans « faire sonner les tringles », il me rétorque avec une sorte de colère de théâtre : « Alors, comme cela, vous voulez coucher avec ma femme ? » (quelconque bobonne que j'ai dû croiser une fois dans l'entrée et qui ne m'a laissé aucun souvenir).

*

Incapable de concevoir un passage du fauteuil au divan, je repense à ce seuil immatériel et infranchissable, dans *L'Ange exterminateur* de Buñuel, qui conduit les convives à la déréliction d'une claustration mortelle dans leur superbe salon. Mais un jour, l'enchantement s'étant comme dissipé, je m'allonge sans plus tarder, étonné de ce qui a pu me retenir jusque-là.

*

Avec cet effet paradoxal que, m'étendant un jour chez moi sur mon lit pour me reposer, je sens se déclencher le processus d'une séance, le flux de pensées associatives, qui se déroule ainsi de lui-même durant les quarante-cinq minutes approximatives, mais cette fois sans autre interlocuteur que moi-même.

*

Éprouvant une impossibilité du même type à lui formuler un banal vœu de bonne année puisque ce n'est pas à lui que je parle.

*

L'appuie-tête brodé, fétiche intime, ouvrage d'une vieille parente de province, tombé au fond de son fauteuil, et qu'il ramasse vivement au moment de se lever comme pour m'en dérober la vue.

*

Indifférent à toutes les circonstances extérieures en ce havre du temps, au point que ce jour où, suite à un passage de casseurs, son voisinage a été mis à sac, vitrines brisées et voitures renversées, il me fait remarquer qu'il aurait pu être blessé, je lui réponds que je n'en crois rien, vu les habitudes casanières de sa profession.

*

Le don le plus évident est celui d'un temps enfin mien, abstrait, intemporel et infrangible, tandis qu'aux fenêtres fermées en toutes saisons glissent les pluies d'automne, les embellies printanières, les crépuscules dorés, voire les petits matins froids lorsque par exception une séance a été déplacée.

*

Le métro (aérien en cette partie du boulevard) étant devenu un prolongement pensif de la séance, particulièrement pendant le temps d'attente de la rame verte et blanche que je vois arriver encore silencieuse et minuscule de la station précédente, grossissant à l'œil nu plus qu'elle ne semble bouger. Puis emporté avec des corps et des visages nouveaux dans les entrailles de la terre, je me secoue progressivement de mes pensées.

*

Le dernier mot soufflé par ce rêve parfait et muet où, remontant le fil du temps dans une sorte de marche arrière cinématographique, je me vois, d'allongé, me rasseoir, puis repasser dans le petit salon où c'est un autre qui attend, sortir enfin par la porte coutumière vers un paysage changé de gare et de trains pour ailleurs.